

DU MÊME AUTEUR

AUTO-PORTRAITS EN NOIR ET BLANC (Plon, 2001)

BIOGRAPHIE D'UN INCONNU (Le Passage, 2008)

L'ORIGINE DE LA VIOLENCE (Le Passage, 2009, Le Livre de Poche, 2010)

Prix Orange du Livre 2009

Prix Littéraire des Grandes Écoles 2010

Maquette : TATO

Photographie de couverture : © Mike Kemp/Tetra images/Getty

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2010

FABRICE HUMBERT

LA FORTUNE DE SILA

roman



LEPASSAGE

PROLOGUE

Paris, hôtel Cane, juin 1995

L'homme mangeait. Les plats se succédaient, auréolés de noms rares scandés par les serveurs : murex, thon rouge et gambas obsiblues, ventrèche laquée, courgette serpent, main de bouddha, merinda et herbes insolites, goujonnettes de sole voilées de farine de maïs, truffes blanches d'été... Une poésie précieuse. Et les saveurs, mêlant ces ingrédients délicats dans une diversité cohérente, s'écroulaient dans le palais, en continuelles expansions du goût, libérant toujours de nouvelles nuances.

Mais l'homme, âgé d'une trentaine d'années, le buste épais et les épaules larges, était insensible aux mots comme aux goûts. Il absorbait avec indifférence ce paradis culinaire. Parfois, il échangeait quelques paroles avec sa compagne, une jeune femme au visage las, ou jetait un coup d'œil à son fils, un enfant de six ou sept ans, une casquette sur la tête, qui avait du mal à tenir en place.

Une vingtaine de tables étaient installées dans le restaurant de l'hôtel. Le décor était sobre, toute la dimension esthétique se concentrant dans les assiettes, et peut-être aussi dans le ballet des serveurs, déplaçant les dessertes pour y poser les plats.

La clientèle ne s'écartait pas de cette sobriété convenable. Une clientèle internationale de bon goût, louant des chambres

à l'hôtel ou expérimentant l'un des meilleurs restaurants du monde. Plusieurs couples, quelques familles, une table avec deux hommes, jeunes et élégants, en costume, l'un au teint mat, l'autre blond et pâle. Plus loin, quatre hommes, manifestement un dîner d'affaires. À une autre table, un homme au visage dur, quarante ou quarante-cinq ans, en face d'une très jolie femme brune. Le maître d'hôtel leur parlait russe.

Seule fausse note dans cette atmosphère paisible : l'enfant à casquette. Accablé par l'ennui, il avait décidé de se lever et de barrer le chemin aux serveurs. Dans cet espace restreint, ceux-ci, ne sachant que faire, s'arrêtaient, le considéraient, le contournaient. Ils jetaient un regard insistant sur le père, qui continuait à manger. Peut-être ne se rendait-il pas compte que son fils gênait le passage, ou peut-être estimait-il que c'était sans importance. En tout cas, il ne tentait rien pour le faire revenir à table. Un serveur, un plat à la main, manqua trébucher.

– Tu ne voudrais pas retourner t'asseoir ? dit-il à l'enfant.

L'enfant le regarda, étonné. Le père tourna la tête vers le serveur.

Celui-ci répéta sa phrase, cette fois-ci en anglais. L'enfant prit un air buté et croisa les bras, le corps droit, sans bouger. Alors le serveur, un jeune Noir, le saisit par le bras et l'entraîna vers sa table. Le père, se levant, le visage sombre, fit un pas et envoya son poing dans la figure du serveur.

– *Don't touch my son!* hurla-t-il.

Le serveur émit un cri étouffé, son plateau vola et s'écrasa sur le sol, tandis que lui-même engouffrait son visage dans ses mains, retenant les ruisseaux de sang de son nez cassé.

Un silence stupéfait se fit. Tout le monde s'était arrêté pour

contempler la scène. Le père, tassé dans sa brutalité, s'était rassis et avait installé son fils à table.

Une expression à la fois distante et méprisante, légèrement dégoûtée, se lisait sur le visage du Russe. Le jeune homme au teint mat donnait l'impression de vouloir intervenir, comme la femme du Russe d'ailleurs, mais une sorte de timidité nerveuse l'en empêchait, alors que son voisin regardait la conclusion de cette démonstration de force avec fascination, l'œil fixe, la bouche frémissante. Le jeune homme fit le geste de se lever mais, voyant que personne ne l'imitait et que le serveur prenait un mouchoir et s'éloignait, tandis qu'un de ses collègues se précipitait pour ramasser les plats tombés à terre, il se rassit.

La salle se mit d'abord à murmurer puis les conversations recommencèrent. Le père avait repris son repas. Le dos tourné, indifférent, il mangeait.

PREMIÈRE PARTIE

Sila se tenait en équilibre fragile sur l'angle d'un mur de pierre, le pied gauche surélevé par rapport au droit. Là, debout dans le soleil, un grand sourire aux lèvres, il pissait. Et à cette époque, personne n'aurait pu songer qu'il se retrouverait un jour serveur à l'autre bout du monde, attendant dans les cuisines, le nez cassé, qu'on l'emmène aux urgences.

Il rit lorsque l'urine éclaboussa, sur un journal abandonné, le visage imprimé d'un homme. Une ombre délavée d'encre noire lui mangea une partie de la joue. Le large visage en parut plus sévère.

Sila sauta du haut du mur. Par curiosité, il saisit sa cible d'un doigt précautionneux. Un Blanc d'une cinquantaine d'années, gras, avec des cheveux blancs. Sila allait le laisser retomber lorsqu'un chiffre attira son attention : deux milliards de dollars. Le doigt fixé sur les lignes, il déchiffra l'article. Il crut comprendre que c'était la somme gagnée par cet homme pendant l'année. Mais il n'était pas certain d'avoir bien lu. Il était bon élève autrefois, puis l'école s'était arrêtée.

Fourrant l'article dans sa poche, en compagnie d'une lame d'acier, d'une pierre coupante et d'un fil de fer dénichés au hasard de ses pérégrinations, il poursuivit son chemin, tantôt marchant tantôt courant, à sa façon gambadante et sans but.

Parfois, il semblait hésiter, se faire plus prudent, dans certains quartiers de la ville où se terraient, oubliées, les mines de la dernière guerre. Un de ses camarades, autrefois, durant un match de foot, avait sauté sur l'une d'elles. Son œil s'ouvrait sur le sol, sur les traces, il était aux aguets. Et puis, soit qu'il ait passé la zone dangereuse, soit qu'il n'ait de foi qu'en l'immortalité de la jeunesse, il reprenait sa course, un peu sautillante, à la manière d'une gazelle.

Il traversa les quartiers détruits, l'ocre des sables défaits, les immeubles éventrés, ne s'arrêtant que pour jouer un instant avec un âne à la barbe grise, au poil sale. Il lui tapota le museau, lui parla, l'enfourcha. L'animal partit sur le côté en brayant. Tanguant dangereusement, Sila s'accrocha à la crinière, déjà à moitié tombé, ne tenant plus que d'une jambe, avant de se laisser aller et de s'écraser à terre, sous le regard dubitatif d'un chien errant. Et puis les trois – le chien, l'âne et l'homme – restèrent immobiles.

Une heure plus tard, il rejoignait son cousin Falba sur la plage. Un homme d'une trentaine d'années, maigre, aux côtes saillantes, à peine vêtu d'un pagne autour des hanches, occupé à ravauder des filets de pêche. Sila l'observa un temps, songeur, puis se mit au travail, sans dire un mot, avec le même air de patiente indifférence que son cousin. D'autres pêcheurs s'employaient de même autour d'eux.

Lorsqu'ils eurent achevé leur tâche, ils se levèrent. L'homme arrivait à peine à la poitrine de Sila. Son corps cuivré semblait déformé, avec ses énormes genoux et ses jambes maigres. Une large cicatrice traversait son ventre, trace d'une balle qui lui avait perforé les intestins et avait entraîné une opération difficile dans un camp humanitaire. Sila plongeait ses mains dans

les poches de son jean. Sous ses doigts, il sentit l'article de journal.

– Toi qui sais lire, tu ne pourrais pas m'expliquer ça? dit-il en tendant la feuille imprimée.

Falba contempla l'article avec méfiance.

– Demande plutôt à l'Oncle. Je n'y connais pas grand-chose.

Sila hocha la tête. L'Oncle. Bien entendu. L'Oncle savait tout.

Celui-ci était à la maison, en train de préparer un mélange de bouillie de maïs et de poisson, tournant une longue louche avec des gants blancs. La demande de Sila sembla l'agacer mais il attrapa ses lunettes cassées où seul un verre fêlé subsistait et lut l'article avec attention.

– Où as-tu trouvé cela? demanda-t-il.

– Dans la ville, ça traînait par terre.

– Et ça t'a intéressé?

– Un peu. Je l'ai ramassé.

– À cause du visage de cet homme?

– Non. À cause d'un chiffre.

– Deux milliards de dollars? fit l'Oncle.

– Oui.

– C'est l'argent que cet homme, un financier américain, a gagné l'année dernière.

– C'est ce que j'avais cru comprendre, dit Sila avec une nuance de fierté.

– Et pourquoi est-ce que cette information t'a frappé?

– Parce que cette somme...

– Cela se passe loin. Aux États-Unis. Ce n'est pas notre monde.

– Pourtant, on parle de lui ici. Au milieu de tout cela...

De la main, Sila désigna la ville. La ville aux mille misères. La ville des bidonvilles, la ville sans ville puisqu'il n'y avait ni centre ni périphérie, juste un abandon sans formes.

L'Oncle haussa les épaules.

– Cela n'a pas d'importance, dit-il.

Et d'un air pénétré, il reprit sa tâche.

Sila sortit de la cuisine, qui était aussi le salon et la salle à manger, qui pouvait être également une chambre, non pas faute de place, puisque tout l'immeuble, ou du moins ce qu'il en restait, était vide, mais simplement parce que toutes ces pièces ne se distinguaient pas les unes des autres, toutes vastes, détruites et rongées par le sable, qui montait comme la mer. Du sable partout, surgissant par tous les trous, par les cavités comme par les interstices. La vaste mer de sable qui étranglait la ville et qui l'unirait un jour au désert, comme un rêve du passé, comme une cité abandonnée par ses mirages. Tandis qu'il reprenait sa marche, plus nonchalante toutefois, presque rêveuse, les mots de l'Oncle lui revenaient : « Cela n'a pas d'importance. » Et peut-être pour la première fois de sa vie, les propos de l'Oncle ne passaient pas. Ce n'était pas un désaccord rationnel et il ne pouvait mettre de mots sur le sentiment trouble et un peu gêné qui s'emparait de lui mais Sila ne se sentait pas à l'aise. L'argent n'avait jamais compté dans sa vie – le simple fait de trouver chaque jour de la nourriture avait été une quête autrement plus essentielle – mais cette somme fabuleuse, démesurée, l'ébranlait. Cela lui semblait vulgaire. Il se rappela les remontrances de sa mère, dans son enfance, lorsqu'il avait été impoli. Oui, cet Américain était très impoli. Il était bien possible que tous les hommes du pays, même ceux du

Nord, qui circulaient en voiture, n'aient pas gagné une somme pareille dans l'année. Qui sait ? Peut-être même ne gagneraient-ils jamais, à eux tous, dans toute leur vie, cette somme. Et pourtant ils étaient une foule immense et l'Américain était seul. Deux milliards de dollars. Comment pouvait-on gagner autant d'argent ? Avait-il pêché des millions de poissons ? Avait-il confectionné des vêtements, en une pile qui allait jusqu'à la lune ? Avait-il bâti des immeubles, en travaillant nuit et jour pendant des milliers d'années, brique après brique ?

Sila s'assit par terre, entourant ses genoux de ses bras. Il attendit la venue de la nuit. Et il s'endormit sur le sable comme un gamin abandonné, en adolescent trop vite grandi, écartelé entre l'enfance et la jeunesse de l'homme.

Frissonnant, il s'éveilla dans la nuit. Il n'eut aucun mal à retrouver son chemin. L'Oncle affirmait qu'il voyait dans l'obscurité, comme les animaux. Et il est vrai que sa marche élastique et souple, d'une régularité immuable, ressemblait à celle d'un animal. Une heure plus tard, après avoir englouti un peu de bouillie de l'Oncle, Sila s'enroulait dans une couverture et poursuivait sa nuit.

Celle-ci fut de courte durée. Son cousin Falba l'éveilla avant l'aube, d'un coup de pied amical. Sila grogna mais quelques secondes plus tard, il était debout, ravivant le feu. Ils avalèrent leur bouillie puis se dirigèrent vers l'océan, sans un mot. Leurs pieds foulèrent le sable de la plage. Ils poussèrent la barque. D'autres poussées se faisaient au bord de l'eau, d'autres corps s'allongeaient et forçaient. Les premières barques passaient déjà le mur de vagues, l'effondrement blanc à une centaine de mètres qui signalait les hauts-fonds. Après, c'était la liberté, l'océan ouvert.

Le ventre de Sila frémit au contact de l'eau froide. Puis il sauta dans la barque et pagaya, ce à quoi s'employait déjà Falba, à l'avant, avec une force et une régularité surprenantes pour sa maigreur. Les vagues repoussaient la barque vers la plage et il fallait profiter du reflux pour avancer.

– Allez! cria Falba.

C'était le signal. Sila poussa de toutes ses forces sur la rame. L'esquif sombre s'enfonça dans l'écume blanche et ruisselante, hésita un instant, parut rebrousser chemin avant que d'un énorme coup de rame, les deux hommes ne passent le cap, tanguant au sommet de la grande vague et retombant ensuite sur l'étendue plane. Ils s'élancèrent vers le large, laissant glisser les filets de pêche et filant vers les coins poissonneux. Falba se plaignait toujours que les poissons soient beaucoup plus rares que dans sa jeunesse. Lorsqu'il était enfant, disait-il, ils sautaient dans la barque tant ils étaient nombreux. À présent, les bancs s'étaient amaigris, les prises étaient plus petites. Falba estimait que les poissons, par crainte de la guerre, s'étaient probablement rassemblés au cœur de l'océan, dans un royaume secret.

« C'est le bruit des détonations qui les a fait fuir », disait-il.

L'Oncle avait toujours une mine désolée devant ces affirmations.

« Les poissons sont sourds. Ils n'ont pas d'oreilles mais des branchies.

– Dans ce cas, comment expliques-tu leur départ? répliquait Falba, mains sur les hanches. Souviens-toi de nos prises d'autrefois... »

Ce jour-là, pourtant, la pêche fut bonne. Épousant le fond de l'eau, comme un requin plat se mêle aux roches et aux algues,

Sila ramassa trois grosses langoustes qu'il exhiba triomphalement, les bras tendus, en émergeant à la surface.

Au marché, ils purent les vendre à bon prix. Une femme s'approcha, jeune et fine. Elle tendait la main pour acheter les langoustes lorsque la Mercedes rafistolée du commandant fit son habituelle entrée sur les lieux, le klaxon hurlant, arrivant à grande vitesse et plongeant dans le sable pour s'arrêter faute de freins. Le commandant, en uniforme militaire, en sortit et s'approcha de son allure martiale. Chaque semaine, il leur prenait les plus beaux poissons et payait assez bien, sans trop marchander.

– Commandant, vous voulez des langoustes? lui cria de loin Falba.

La jeune femme se retourna vers le commandant, sans dire un mot.

– Je les prends toutes, fit le commandant. J'adore les langoustes.

– Elles sont déjà prises, murmura Sila à son cousin. La fille les...

– Le commandant est prioritaire, rétorqua Falba.

Sila se leva.

– Nous aimerions toutes vous les vendre, commandant, mais cette jeune femme est arrivée avant vous. Il faudra partager.

Le commandant eut un haut-le-corps. Sila lui tendit deux langoustes et en réserva une pour la fille. L'honneur était sauf : deux langoustes, cela pouvait suffire. Néanmoins, pour bien montrer sa désapprobation, le commandant lâcha ses pièces sur le sol et s'en alla sans dire un mot, remontant dans sa voiture et repartant avec ses klaxons hurlants.

– Merci, fit la jeune fille.

Sila hochait la tête.

– Ça ne va pas ? fulmina Falba lorsqu'elle fut partie. Tu refuses des langoustes au commandant ?

– Je n'ai rien refusé, la fille était seulement là avant. Et puis il a eu ses deux langoustes.

– Il les voulait toutes. C'est notre meilleur client et c'est le commandant.

– La guerre est finie. Il n'est plus commandant de rien.

– Mais il ne reviendra pas. Et lorsqu'on a été commandant, on l'est pour toujours.

À la fin de la matinée, quand Sila contempla les pièces et les billets qui se trouvaient dans sa main, fruits de toute leur pêche du jour, il songea que plusieurs centaines de milliers d'années lui seraient nécessaires, en accomplissant chaque jour une aussi bonne pêche, pour gagner autant d'argent que l'Américain. Et de nouveau un sentiment désagréable l'envahit, un sentiment sur lequel il ne pouvait mettre aucun nom, qui n'était ni de l'envie ni de la haine, plutôt une sorte de vague désapprobation.

Ils retournèrent donner l'argent à l'Oncle. Puis Sila reprit son errance habituelle à travers la ville. Un match de foot auquel il participa l'occupa un moment. Il courut, défendit, marqua deux buts, cria. La balle de papier et de plastique, que les joueurs tentaient tant bien que mal de faire ressembler à un ballon de foot, finit par crever, de sorte qu'ils arrêterent le match. Les jeunes gens se dispersèrent par bandes, en commentant leurs exploits, jusqu'au moment où Sila, aux limites de la ville, se retrouva seul. Le vent soufflait. Des ruines se dressaient face au désert, en bastions abandonnés. Vestiges de la destruction. Encore quelques années et le sable les recouvrirait, avalant

un peu plus la fantomatique Cité. L'Oncle répétait qu'ils étaient tous en sursis. Qu'ils ne vivaient pas mais survivaient, comme des errants des sables, et que leur survie même relevait de la mémoire : ils existaient pour se souvenir de la guerre. Et comme ce souvenir glissait dans l'abîme de l'oubli, ils glissaient lentement dans les sables mouvants de l'Afrique.

Une ville d'enfants et de vieillards. Une ville dont les femmes avaient disparu, violées, enlevées, tuées, dont les hommes avaient été suppliciés, égorgés, faits prisonniers. Les enfants avaient grandi, étaient devenus des adolescents, et leur vie allait passer comme un songe. Un souffle de vent qui déplace le sable.

À une centaine de mètres, passant derrière les maisons, Sila crut voir l'immense silhouette d'une girafe progresser lentement, avec cette étrange et suave indifférence des bêtes sauvages. Et puis la vision disparut. La Cité des Songes. La Cité de Nulle Part. Un monde blanc envahi de sable et d'oubli, où les hommes se déplaçaient comme dans un rêve lent et répétitif, où les formes s'effaçaient progressivement.

À son retour, Falba, qui l'attendait dans une rue adjacente, l'empoigna par le bras.

– Tu ne peux pas rentrer à la maison, dit-il. Les hommes du commandant te cherchent. Ils vont te tuer. Ils disent que tu l'as humilié. Tu dois partir.

Dans la Cité de Nulle Part, la vie n'avait aucune signification. Les corps se mouvaient comme des algues agitées par les courants de la mer, au fond des eaux.

L'algue Sila se détacha. Il se faufila sur un cargo en partance – un de ces improbables navires aux tôles épuisées qui avançaient par miracle –, sans en connaître la destination. Il

y en avait un ou deux par semaine. On ne savait trop ce qu'ils transportaient. Que trouvaient-ils dans la Cité de Nulle Part ? Néanmoins, ils existaient, leurs sirènes retentissaient dans la ville à leur arrivée et à leur départ. Marchandise parmi les marchandises, Sila demeura dans la soute toute une nuit et tout un jour mais à la fin du premier jour, un matelot le découvrit. On le ramena sur le pont. Le capitaine lui dit qu'il serait jeté par-dessus bord. Sila connaissait la loi. Les clandestins nourrissaient les requins. C'était une loi familière à tous. Il ne protesta pas.

Le cuisinier s'interposa. Il avait besoin d'un mousse et puis ce gars-là était trop jeune pour mourir. Son enfance avait déjà été un enfer, on n'allait tout de même pas l'envoyer maintenant par le fond, alors qu'il avait une chance de s'en sortir.

– Si on laisse un clandestin en vie, c'est un signal adressé à tous les autres, dit le capitaine.

– Il n'y en aura pas d'autres. Il est seul. Je vais m'occuper de lui.

Le cuisinier s'appelait Fos. Avant cet épisode, il n'était ni bon ni mauvais. Il gagna ses galons de bonté ce jour-là. Sans doute avait-il besoin d'un mousse, sans doute en avait-il assez de travailler seul à la cuisine. Toujours est-il qu'il sauva la vie de Sila. Celui-ci travailla aussi dur qu'il le put pour le remercier. Jamais la cuisine ne fut aussi propre, jamais les plats ne furent astiqués avec autant de soin. Se souvenant de l'Oncle, Sila servait le capitaine avec des gants blancs – même s'il fallait un peu d'imagination pour considérer qu'ils étaient vraiment blancs. Un soir, le capitaine lui-même avoua :

– On a bien fait de te garder en vie.

Sila améliorait l'ordinaire en pêchant lui-même le poisson. Parfois, l'envie lui prenait de se jeter dans l'eau étincelante. Il

regrettait la lumière. Plonger dans la lumière. Dans le soleil reflété par l'océan. Mais le cargo allait trop vite, le pont était trop élevé, il ne pourrait le rattraper.

Fos était très bavard. Il discutait avec Sila, l'interrogeait sur son existence. Sila n'aimait pas beaucoup lui répondre. Il venait de la Cité de Nulle Part, de la ville engloutie. Peut-être celle-ci n'existait-elle déjà plus, peut-être s'était-elle effacée au départ du cargo, qui avait levé le charme.

– Bien sûr qu'elle n'existe plus, dit Fos lors d'une de ces discussions. Elle n'a jamais existé d'ailleurs et tu dois l'oublier. Tu es un autre homme maintenant, tu n'es plus dans ta cité hors du temps. La guerre est terminée.

Le cuisinier lui demanda qui l'avait élevé durant toutes ces années. Sila décrivit son cousin et son oncle.

– Et tes parents ? Ta mère, ton père ?

– Ils ne sont plus là.

Le cuisinier hocha la tête.

– On dit que les rebelles ont exécuté la moitié de la population.

Sila consacrait ses heures de liberté sur le bateau à la lecture des deux seuls livres qui se trouvaient à bord, un atlas et un livre de recettes. Il découvrit ainsi les deux piliers de son destin, la cuisine et les voyages.

Du doigt, il parcourait le monde, s'arrêtant sur chaque continent. C'étaient des noms obscurs et fabuleux, dont certains souvenirs revenaient par bribes. L'Oncle avait évoqué ces continents comme des contrées merveilleuses, où l'or et le lait coulaient à flots : l'Europe, l'Amérique.

Un soir, Sila sortit de sa poche le fragment de journal qu'il avait conservé.